

Gerald Durrell

MA FAMILLE  
ET AUTRES ANIMAUX

*Traduit de l'anglais  
par Léo Lack*



**Gallmeister**

© Éditions Gallmeister

## Plaidoyer pro domo

“Ne m’est-il parfois arrivé de croire  
à six choses impossibles avant le petit déjeuner ?”  
La Reine Blanche, *Alice à travers le miroir*.

C E LIVRE EST LE RÉCIT D’UN SÉJOUR DE CINQ ANNÉES que j’ai fait avec ma famille dans l’île de Corfou. Je le voyais, à l’origine, comme un exposé légèrement nostalgique sur l’histoire naturelle de l’île, mais je commis la grave erreur d’y introduire les membres de ma famille dès les premières pages. Une fois sur le papier, ils s’y installèrent et invitèrent divers amis à partager avec eux les chapitres suivants. C’est avec la plus grande difficulté et grâce à beaucoup d’astuce que j’ai réussi à leur arracher quelques pages et à les consacrer aux animaux.

Je me suis efforcé de faire des membres de ma famille un portrait fidèle et sans exagération. Ils apparaissent ici tels que je les ai vus. Pourtant, pour expliquer certains aspects curieux de leur comportement, il me faut dire qu’à l’époque où nous étions à Corfou, nous étions tous jeunes : Larry, l’aîné, avait vingt-trois ans, Leslie dix-neuf et Margo dix-huit. J’étais le plus jeune : j’avais dix ans, âge impressionnable et tendre. Nous n’avons jamais su précisément l’âge de notre mère pour la simple raison qu’elle était incapable de se rappeler sa date de naissance. Tout ce que je puis dire d’elle, c’est qu’elle était assez âgée pour avoir quatre enfants. Elle insiste également pour que j’indique qu’elle est veuve, car, m’a-t-elle fait observer avec beaucoup de bon sens, on ne sait jamais ce que les gens peuvent penser.

Pour condenser cinq ans de vie d’incidents, d’observations et de plaisirs en quelque chose d’un peu moins long que l’*Encyclopædia*

*Britannica*, j'ai été forcé de bouleverser, d'élaguer, de greffer, en sorte qu'il ne reste que peu de chose de l'ordre primitif des événements. Aussi m'a-t-il fallu exclure maints personnages et incidents que j'eusse aimé dépeindre.

Il est douteux que ces pages eussent été écrites sans l'aide et l'enthousiasme de ceux dont je vais citer les noms. Si je les mentionne, c'est pour que le lecteur sache à qui s'en prendre.

Mes remerciements et ma gratitude vont donc aux personnes suivantes :

Le docteur Theodore Stephanides, qui m'a généreusement permis d'utiliser les matériaux de son ouvrage encore inédit sur Corfou et de reprendre à mon compte ses affreux calembours ; les membres de ma famille, qui m'ont, somme toute, inconsciemment fourni une grande partie de la matière de ce livre et, pendant que je l'écrivais, apporté une aide considérable en le discutant avec acharnement, rarement d'accord sur ma version des événements ; ma femme, qui me fit l'honneur et le plaisir de rire à gorge déployée en lisant mon manuscrit, et qui, sa lecture terminée, tint à préciser que ce qui l'avait amusée était mon orthographe ; Sophie, ma secrétaire, qui y ajouta un certain nombre de virgules et supprima sans pitié certains infinitifs plus ou moins orthodoxes.

J'aimerais rendre un hommage particulier à ma mère, à qui ce livre est dédié. Tel un Noé plein de douceur, enthousiaste et compréhensif, elle a su gouverner son navire plein d'une étrange progéniture à travers les orages de la vie avec une grande habileté, sous la menace d'une mutinerie toujours possible, et au milieu de dangereux écueils (fonds en baisse et extravagances diverses), sans être jamais certaine que sa conduite serait approuvée par l'équipage, mais convaincue qu'on lui reprocherait tout ce qui tournerait mal. Il est miraculeux qu'elle ait survécu au voyage, mais elle s'en est pourtant tirée et, qui plus est, avec sa raison plus ou moins intacte. Comme mon frère Larry me le fait à juste titre observer, nous pouvons être fiers de la façon dont nous l'avons élevée : elle nous fait honneur. Elle a atteint cet heureux nirvana où plus rien n'effraie ni ne scandalise. Ainsi, au cours d'un récent week-end, alors qu'elle était seule à la maison, elle eut le plaisir de voir arriver

PLAIDOYER PRO DOMO

soudain un lot de caisses à claire-voie contenant deux pélicans, un ibis écarlate, un vautour et huit singes. Tout autre mortel se fût évanoui. Elle, non. Le lundi matin, je la trouvai dans le garage, harcelée par un pélican courroucé qui tournait autour d'elle tandis qu'elle essayait de lui faire manger des sardines à l'huile.

— Je suis contente que tu sois là, mon chéri, dit-elle, haletante. Ce pélican n'est pas très commode.

Quand je lui demandai comment elle savait que ces animaux m'appartenaient, elle répondit

— Qui d'autre que toi, mon chéri, eût songé à m'envoyer des pélicans ?

Voilà qui prouve qu'elle connaît au moins l'un des siens.

Enfin, je me fais un devoir d'insister sur le fait que toutes les anecdotes concernant l'île et les insulaires sont absolument véridiques. Vivre à Corfou équivalait à vivre une opérette haute en couleur et pleine de rebondissements. L'atmosphère et le charme du lieu se trouvent, je crois, clairement résumés sur une carte de l'Amirauté que nous possédions et qui représentait l'île et la côte limitrophe. Au bas de la carte figurait cette petite note :

*ATTENTION ! Les bouées signalant les hauts-fonds étant souvent déplacées, les marins sont invités à être sur leurs gardes lorsqu'ils naviguent dans ces parages.*